

Anne Parian

La Chambre du milieu



Extrait de la publication

La Chambre du milieu

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Monospace, 2007

Anne Parian

La Chambre
du milieu

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du Livre*

© P.O.L éditeur, 2011
ISBN : 978-2-8180-1445-5
www.pol-editeur.com

La 403 noire roule vers la maison blanche.

Passé le pont d'où de plus grands plongent dans la rivière il faut nous exclamer.

1.

Si c'est le terrain de leur famille c'est néanmoins mon territoire. Ou bien mon territoire se trouve sur leur terrain.

Ce sont mes arbres mes animaux les insectes le lézard. Je cherche le crapaud la nuit à la bougie sans lune.

Le père de la mère dit que s'il me pisse au visage je serai aveugle si je le regarde à ce moment.

Je vois nettement la petite taille gluante du crapaud. Je sais qu'il glisse me regarde qu'il saute rapidement.

Je me méfie.

Les vignes du jardin sont plus hautes que nous bleues sulfatées proches des rangs de fraises des quatre saisons.

Il y a les pêchers les tomates les haricots les prunes rouges ou jaunes les cerisiers le kaki les figues noires ou blanches.

Quand je vois le père ou bien je l'appelle de cette voiture vitres fermées.

Ce que je fais semblant de faire à ce moment accroupie dans l'herbe ne paraît rien à personne et nul ne me voit.

La mère montre l'hématome qui descend de sa tête à l'aine à la cheville. Le crâne du père ne s'est cependant pas ouvert en entier. Je le crois.

L'Ami 6 bleu clair du médecin s'éloigne.

Il est trop tard pour établir qu'un autre enfant est mort. Pour cesser de craindre que cela arrive.

Aussi agile que je sois on ne peut pas supposer que ma force suffise.

Je ne me rappelle plus avoir attendu dans cette cave.

La tante Angèle porte un filet sur une permanente de cheveux fins gris et bleu.

Toute opération est une césarienne.

Comme toi je mange un demi-pamplemousse avec du sucre en poudre. En sachant ne pas trop aimer.

La maison de mon rêve n'explose pas.

À la piscine municipale je ne sais pas que ma nudité se voit.

La vieille dame ne me sauve pas.

Elle me donne de la pâte crue des boudins qu'elle roule dans ses doigts pour faire les croisillons de la tarte aux pommes.

Je ne me souviens pas si le frigo fait face à la porte ou si je tourne le dos à la fenêtre.

Le soir où le père écrase le poing contre la porte du buffet en formica beige je rampe encore.

Ou je commence à marcher.

Je lèche à plat ventre les carrelages noirs et blancs dans la lumière de la porte lacérée de la cuisine.

Je lèche les parents au matin pour les consoler.

Le soleil réchauffant le sol au même endroit à la même heure je m'y assieds au réveil pour la même raison avec la même tranquillité légendaire.

Je prends pour moi le stigmatisme de je ne sais quoi dans le formica. Qu'il fut en partie creux qu'il fut en partie défoncé qu'il ne se manifesta plus.

Le buffet contre ce mur fait face à la porte ou contre l'autre mur face à la fenêtre.

Le bruit des os peut-être nous ne l'entendons pas.

J'ai des réflexes inhabituels. Nous tenons le tableau à l'envers.

Le frère noir dans les bras de la mère ne me ressemble pas mais il est orphelin. Nous traversons la même chaussée sans le savoir.

2

La traversée de la France en voiture dans sa plus grande largeur est le plus long voyage aller simple.

Je dors dans le bruit sans fin du moteur.

Nous faisons de nombreux voyages avec retours dans le sens de la hauteur de la France. Le père pleure sur le quai de l'une des gares. Jean-Pierre dans le train.

Moi pas.

Je vois la mère rire d'elle-même dont au fond elle est folle.

Nettement dans le bruit du train.

Nous prenons l'avion. Une pochette autour du cou qui nous pend sur la poitrine nous donne l'air de deux colis.

Je rampe dans les couloirs dans l'herbe sous les tables. Je vois en silence tout ce qui m'est caché.

J'entends tout ce qui se dit le jour de l'enterrement dans la maison dont le toit est achevé au-dessus de mon cercueil.

Ceux qui étaient là sont aujourd'hui nombreux morts eux-mêmes.

Je les ai toujours connus vieux.

Ils descendent difficilement de leur automobile neuve sur le gravier qui crisse sous leurs chaussures.

Je cours pieds nus vérifier que leur arrivée me déçoit.

Ils mangent beaucoup de sucreries qu'ils ont apportés que nous n'aimons pas; nonnettes biscuits à l'orange bonbons mous aux fruits langues-de-chat.

Ils trempent dans leur café et mangent de la viande rouge.

Leurs voix montent et se déforment en proportion de ce qu'ils boivent.

Je peux me nourrir de vers sans sourciller de limaces.
La vigne pousse au-dessus de moi.

Les haricots verts du jardin vont de la bassine au saladier. Les queues sont laissées sur les feuilles dépliées de *La Marseillaise* avec les épiluchures de l'ail écrasé dans l'huile d'olive.

La petite grand-mère est pliée sur les plans de haricots au soleil.

3.

Les fesses dans le gravier je casse avec une pierre les noyaux d'abricot pour en manger l'amande.

À l'inverse les amandes dans le noyau des pêches sont empoisonnées. Je ne sais pas pourquoi.

Je me penche ou le père se penche à la fenêtre de la voiture pour nettoyer quelque chose sur la portière blanc crémeux. Je me penche comme lui pour voir.

Je me cache derrière lui qui ne sait pas que j'ai peur.

L'homme ivre en pull marin dans l'encadrement de la porte parle fort. Il devrait nous tuer tout de suite.

Il va venir nous tuer. Je refais les plans pour descendre les étages par la fenêtre.

J'ai balayé d'un bras tout ce qui se trouvait sur mon bureau.

Je répète sous les couvertures l'installation de la corde que je n'ai pas. Je conçois des tuyaux des rebords aux fenêtres auxquels se suspendre pour descendre jusqu'au sol.

Comment sur le gravier courir?

Je m'époumone dans le cagibi que personne ne vient ni éclairer ni ouvrir.

Le père de la mère me prend dans son lit dans ses bras. Ou bien c'est encore mon frère qui n'est ni noir ni mort.

Une cloison sépare cette chambre du cagibi à travers laquelle on ne m'entend pas.

J'avance sur les graviers pieds nus. Ce doit être le début du printemps. Quelqu'un que l'on ne voit pas a pris cette photo en couleur.

Il ne voit pas tout.

Je cours en rond dans la cour avec mon sosie. La maîtresse donne sans raison les bonbons que nous lui réclamons à tout hasard. Nous rions ensemble.

Je dors durant le plus long voyage.

Tout le temps de la visite des maîtresses je reste sous la banquette en paille derrière leurs jambes. J'ai six ans.

Jean-Pierre pleure la joue écrasée contre la vitre de la porte avec son chapeau de cow-boy en feutre blanc. Rien ne montre que je ne veuille pas lui ouvrir.

Le chapeau resté dans l'herbe sous la pluie est mou et informe.

Je ramasse des brassées de l'herbe coupée pour en faire les tas derrière lesquels je m'allonge dans l'odeur humide.

Le bruit de pas augmente pendant que je repère la direction de ma fuite par l'une des fenêtres.

Les bruits de pas sont une chose à laquelle on ne peut pas cesser d'être attentif. Immobile retenir son souffle écouter déterminer l'impact le poids la direction.

Par économie je respire peu.

Je compte dans la perspective des herbes hautes sur la porte rouge de la maison des voisins derrière l'avancée de leur garage.

Les pas changent derrière moi.

Je porte la coiffe du chef avec le costume rouge à franges blanches et fume le calumet de la paix en plastique contre la barrière en béton.

Il n'y a que de l'herbe autour de la maison encadrée d'une barrière de béton facile à franchir.

Des voisins ramassent des pissenlits au-delà. Ce sont des herbes avec des fleurs jaunes que nous ne mangeons pas.

Les maisons des voisins ressemblent à celle que nous habitons dressée sur un monticule.

Comme le père je n'existe pas beaucoup.

J'existe comme les pissenlits.

Le circuit du train électrique est installé dans le grenier qui n'est pas aménagé.

Le père est fâché que je provoque exprès des déraillements en manipulant les aiguillages à l'arrivée de la locomotive.

Je ne sais pas si le train lui appartient. Nous sommes en haut d'un escalier en bois clair.

Le matin de Noël je trouve la panoplie d'Indien à franges rouges derrière la porte du bureau du père. Elle y a été cachée pour m'inquiéter ou pour les faire rire.

Le paquet était très grand. Je me demande ce qu'il est devenu.

Par chance le bus éclairé passe sous le lit à barreaux de Jean-Pierre quand ses parents viennent voir si nous dormons.

Recouvert d'un drap ce lit fait une cabane.

Jean-Pierre invente une histoire jusqu'à ce que je m'endorme : « – Tu dors? – Oui. – Je dors. »

La consonance « or ».

Je tape sur la fenêtre et les volets clos de la chambre fermée. La lumière filtre à l'intérieur comme aux heures de la sieste.

Plus grise.

Les volets gris cernés de noir.

Il y a différentes chambres.

Je saute du mur sur le capot et le toit de la Renault 16 du père stationnée sur la rampe du garage. Plus rapidement que Jean-Pierre qui hésite.

Je le fais plusieurs fois de manières variées du toit sur le capot par exemple.

Je ne comprends pas pourquoi il hésite.

Le muret est de la même couleur que la voiture.

J'élève des chenilles vert et jaune de l'autre côté dans diverses tailles de boîte. Je ne les « élève » pas vraiment. Je m'intéresse à leurs déplacements le long des bâtons.

À leur bave à leur effet urticant.

4.

Le père de la mère disparaît dans les roseaux du chemin où je ne le vois plus de mon vélo.

C'est une blague.

Il y a de quoi tailler de nombreux arcs sur les bords du chemin.

Il appelle à la rivière pour nous laver au savon de Marseille. Je fuis sous l'eau.

Les poissons que je touche glissent entre les mains. Je file moi-même entre les rochers sous les algues.

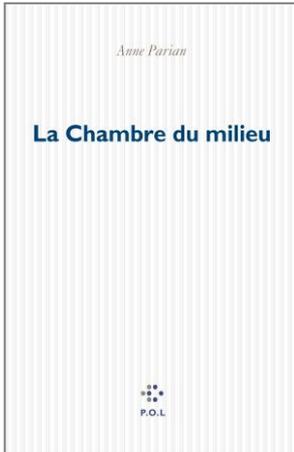
En pliant souplement les genoux en ne se posant pour ainsi dire pas je sais que l'on peut remonter rapidement de l'une à l'autre des pierres glissantes ou traverser le courant.

La végétation n'est pas très belle au bord de la sablière. Je m'en rends compte chaque jour même si je vois parfois un lapin qui m'amuse.

Mais ce que c'est que l'eau qui brille nous ne le savons pas ce que c'est pour qu'elle brille.

Achévé d'imprimer en novembre 2011
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2247
N° d'édition : 233145
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : décembre 2011

Imprimé en France



Anne Parian
La Chambre du milieu

Cette édition électronique du livre
La Chambre du milieu d'ANNE PARIAN
a été réalisée le 6 juin 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2011
par les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818014455 - Numéro d'édition : 233145).
Code Sodis : N50435 - ISBN : 9782818014479
Numéro d'édition : 236231.

Avec le soutien du

